

CARNET MONDAIN.

BALS A L'OPERA.

- 14 Février CHEVALIERS DE MOMUS.
18 " KREWE OF PROTEUS.
19 " MYSTIC KREWE OF COMUS.
A LA SALLE DE L'EXPOSITION:
19 " REX.

tion d'argent ou d'impôt, à commencer par celle qui a abouti à l'annexion des colonies anglaises.

Nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu, il s'en faut de beaucoup, mais nous y marchons à grands pas. Les prodigieuses dépenses extravagantes des gouvernements leur ont été de tout temps fatales. Le véritable libéralisme ne se mesure pas aux principes que peut proclamer une constitution, mais à la façon dont les gouvernants ménagent la bourse des administrés.

MORT D'UN POETE ESPAGNOL.

Don Ramon de Campoamor, poète, philosophe, administrateur espagnol dont nous annoncions hier la mort était, né à Novia en 1817 d'une ancienne famille noble des Asturies, et alla à Madrid pour étudier la médecine, mais s'y occupa exclusivement de littérature et de politique. Devenu gouverneur civil d'Alicante et de Valence, il se fit élire plusieurs fois député aux Cortès et se distingua parmi les orateurs de l'Assemblée.

Après la révolution de 1868, il se tint à l'écart, comme adversaire du régime républicain, et à l'avènement du roi Amédée, il fut appelé au ministère de l'intérieur, comme directeur général de la bienfaisance et du service de santé. Après la restauration d'Alphonse XII, il fut nommé conseiller d'Etat. Il fut membre de l'Académie Royale Espagnole.

M. de Campoamor s'est fait un nom par ses poésies et ses écrits philosophiques. On cite parmi les premières: "Ayes del alma" (Madrid 1843); un recueil très souvent réimprimé de "Fables morales et politiques" [ibid. 1842, 9me édit. 1846]; un recueil d'Épigrammes, "Doloros"; un poème de longue haleine, "Colon" [ibid. 1859]; "El Drama universal" [ibid. 1873]; "Las pequenas poesias" [1879]; "Los Buenos y los Sabios" [1881]; "El Amor y el roi Pedro" [1882]; "Los Amores de Juana (même année); "el Tren express" (1885); puis quelques drames: "Dios ira, el Honor," "Guerra a la guerra" etc. Il a été fait plusieurs éditions de ses "Œuvres poétiques" (Obras poéticas; ibid. 3e édit., 1861). Ses écrits philosophiques, plus connus à l'étranger que ses poésies, sont: "Filosofia de las leyes" (Madrid, 1846); "El personalismo, epuntes para una filosofia" [ibid. 1850]; "Polimicas con la democracia" (1862); "No Aboluto" (1865); "el Idealismo" (1863).



Table with 3 columns: Temperature (Du 13 février 1901), Wind direction and speed (Fahrenheit/Centigrade), and other weather-related data.

LA QUESTION

-DES-

Impôts aux Etats-Unis

Ce que l'on avait prédit, quand on commença les hostilités des Etats-Unis contre l'Espagne, est arrivé. Les dépenses ont augmenté d'une façon monstrueuse; elles dépassent celles des autres nations des deux mondes.

Si nous en croyons les rapports qui nous arrivent de Washington, elles auraient déjà atteint 875,000,000 de dollars, soit 4,375,000,000 (quatre milliards trois cent soixante-quinze millions) de francs — autant dire tout de suite "cinq milliards de francs," car la marge à remplir pour atteindre ce montant n'est pas large. Il suffit d'une affaire imprévue pour y arriver presque subitement.

Ah! la gloire coûte cher et elle ne s'acquiert qu'au prix de...

mille et mille sacrifices, à pour la gloire, si l'on veut absolument l'acquérir, coûte que coûte, mais il ne faut pas qu'elle devienne trop ruineuse; elle deviendrait alors un métier de dupes.

Nous sommes riches, dira-t-on, et nous pouvons payer un peu cher notre grandeur. A la bonne heure, mais si vous dépensez plus que vous ne gagnez votre richesse s'évanouira bientôt, et vous vous appauvrirez plus vite que vous ne vous êtes enrichis.

Ce n'est pas tout de voter des millions de dépenses; il faut les payer ensuite avec l'argent de la caisse, naturellement. Mais d'où est sorti tout cet argent qui la remplissait? Evidemment de la poche des contribuables qui ont été obligés de verser sous forme de taxes. Que voulez-vous, en fait d'impôts on est obligé d'en revenir toujours au contribuable, parce que c'est lui qui tient les cordons de la bourse. Malheur au gouvernement qui l'exploite et lui impose des taxes ruineuses; il trouve moyen de s'en venger soit en qualité de contribuable, soit en qualité d'électeur. Il faut que le simple citoyen soit bien persuadé que la taxe qu'il paie est nécessaire et légitime par les besoins réels de la communauté. S'il s'aperçoit qu'on l'exploite, tout est perdu; comme contribuable, il se révolte; comme électeur, il se révolte. Si l'on suit des yeux l'histoire des révolutions, on verra qu'elles ont sa toutes pour origine une ques-

La "Névrose des Boxers."

Il paraît que les troubles sanglants qui viennent d'agiter la Chine n'étaient que des accès de maladie, fort excusables. Telle est du moins l'opinion de l'Académie de médecine, exprimée récemment dans une séance.

L'honorable académicien M. Lereboullet, s'inspirant de quelques inspirations scientifiques anciennes faites pendant le siège des légations par le vaillant docteur Matignon, en a conclu, tout simplement, que les boxers étaient des "névrosés", et que leur cas, au lieu de ressortir de la politique internationale, dépendait du domaine de la pathologie, comme les innocents criminels de Lombroso.

Naturellement, cette opinion originale a été fort discutée. Mais la majorité des académiciens, cependant, est tombée d'accord pour penser que les

boxers étaient des malades irresponsables...

Est-ce pour nous faire croire que ce qu'il fallait envoyer en Chine, c'était une armée de médecins?



M. PAUL DESCHANDEL.

Le mariage civil de M. Paul Deschanel avec Mlle Germaine Brice a eu lieu hier, le 13 février, à la mairie du sixième arrondissement. La cérémonie religieuse sera célébrée trois jours après à l'église Saint Germain des Prés.

Pour ceux qui s'étonneraient de cette date du 13 qui passe d'ordinaire pour fatidique, nous dirons que les deux fiancés y attachent au contraire une heureuse superstition. Tous deux, en effet, sont nés le 13 du mois. M. Paul Deschanel le 13 février 1856 et Mlle Germaine Brice le 13 avril 1876. C'est, de plus, le 13 du mois éponyme que la grande fiancée a donné son consentement au mariage, et enfin les nom et prénom de chacun des deux futurs se composent de treize lettres.

Ajoutons, pour compléter ces indiscrétions que nous nous permettons parce qu'elles n'ont rien que de charmant, que c'est à Florence, dans un voyage, où M. Paul Deschanel — voyageant incognito sous le nom de Pierre Duclaux, qui se compose également de treize lettres — s'est rencontré avec la famille Brice, qu'a commencé l'idylle qui se termine, ou plutôt se continue par un mariage.

Les témoins de Mlle Germaine Brice étaient M. Mézières, sénateur, membre de l'Académie française, un ami très intime des deux familles qui ne fut pas étranger à la réalisation de cette heureuse union, et M. Henri Germain, président du Conseil d'administration du Crédit lyonnais.

ALSACE-LORRAINE

La session ordinaire du Landesausschuss s'est ouverte dernièrement. Elle sera des plus chargées et des plus intéressantes au point de vue économique et financier, mais nulle au point de vue politique.

On y discutera tout d'abord le budget sur l'importance duquel l'accord est fait avec le gouvernement. Viendront ensuite les projets de loi destinés à compléter la réforme des impôts entrés en vigueur depuis plusieurs années. La réforme de l'impôt sur la propriété bâtie est déjà votée ainsi que celle concernant l'impôt sur l'industrie.

Naturellement, pour parachever l'œuvre, à remanier l'impôt foncier et à appliquer l'impôt sur les revenus des capitaines, traités et salaires appelés à remplacer les contributions person-

nelle et mobilière qui seront supprimées.

Telle sera l'œuvre de la session. Quant à la modification ou à l'amélioration de la situation politique de l'Alsace-Lorraine, il n'en est nullement question. Le pays d'empire est resté exactement au même point qu'en 1879.

La congrégation hospitalière des frères de Saint-Jean-de-Dieu, récemment autorisée à s'installer en Alsace-Lorraine, vient d'ouvrir un établissement à Strasbourg, rue de la Toussaint, pour les malades de sexe masculin, sans distinction de culte. Cette succursale dépendra de la maison provinciale de Trèves.

AUTRICHE-HONGRIE.

S'il faut en croire les Dernières Nouvelles de Munich, le Club des femmes divorcées est constitué à Vienne. Il ne compte, pour ses débuts, que 33 membres; mais il paraît que c'est une élite. On a bon espoir de voir le nombre des adhérentes augmenter. Dans la première séance, on a parlé surtout de questions financières. On s'est préoccupé d'assurer aux adhérentes des moyens d'existence, des places, du travail. On a cherché à organiser une caisse d'emprunts.

Enfin, il a été décidé que les femmes abandonnées, bien que non divorcées, seraient admises dans le club, pour ainsi dire en qualité de membres d'honneur.

M. Schenker, chef du parti allemand radical, invité par un certain nombre de membres de son parti à renouer un pangermanisme et à la propagande de rupture avec Rome, a répondu par le télégramme suivant: "Je ne renoncerais à rien; je sortirai plutôt du parti. Je ne marcherai qu'avec ceux qui sont pangermanistes comme moi, qui sont comme moi pour la rupture avec Rome et prêts à s'engager sur un programme comprenant les deux points que je considère comme pierres angulaires de notre action politique."

La Narodni Beseda, une des premières sociétés nationales tchèques de Prague, patronnée par l'ancien leader des Vieux-Tchèques, le baron Ladislav Rejzer, a organisé dans les salons de l'ile Sophie son brillant bal annuel, l'unique réunion où la noblesse féodale de Bohême paraît en public au milieu de la société tchèque.

Sur une estrade avaient pris place des personnages de marque: le baron Rieger, le prince Lobkowitz, grand-marshal de Bohême, le bourgmestre de Prague, M. Srb, le consul de France, M. Méry de Taloz, le prince Frédéric Schwarzenberg, l'ancien ministre Kaizl. La fête s'est prolongée jusqu'à très avant dans la nuit avec le plus grand entrain.

LA STATUE D'ALPHONSE DAUDET.

Et ce n'est pas seulement une manière figurée de parler.

Dernièrement, en effet, le long d'un certain itinéraire, les passants pouvaient voir cheminer à travers les rues un étrange coïss. Sur un chariot traîné par six percherons solides, s'avancait docement la statue d'Alphonse Daudet, un bloc de marbre de treize mille kilos, se rendant de Montrouge, où demeure le praticien, à l'atelier du sculpteur, M. Reubé de Saint-Marceaux, situé à Neuilly.

AVANT PENDANT APRES

La Grippe

VIN MARIANI

Immédiats durables efficaces agréables. Chez les Pharmaciens partout. Refusez les substitutions.

La statue n'étant dissimulée par aucun voile, les curieux ont donc pu s'offrir avant la lettre...

Oh! ce monument sera-t-il placé? On n'en sait rien encore. Mme Alphonse Daudet dirait le voir en quelque endroit des Champs-Élysées. On voudrait que la création des nouveaux jardins autour des nouveaux palais permit de réaliser son souhait.

Un détail peu connu: quand on a à transporter quelque objet d'un poids considérable, on doit au préalable avvertir la préfecture, qui fixe elle-même l'itinéraire à suivre. On évite ainsi les défoulements et l'endommagement des conduits, tuyaux, égouts, etc., dans les rues susceptibles d'être abîmées. Ainsi fut-il fait pour le marbre d'Alphonse Daudet.

THEATRES.

Grand Opéra House. Foule très grande hier soir au théâtre et enthousiasme non moins grand. Les artistes de la troupe Baldwin-Marville ont tous rivalisé d'entrain, et nous ont donné une interprétation de "East Lynne", une des pièces les plus émouvantes de la scène américaine.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Les comédiens qui attirent la foule tous les soirs à l'Académie de Musique, nous l'avons déjà dit ici, ont une réelle valeur; chacun a son mérite personnel.

TULANE.

C'est une précieuse acquisition pour le Tulane que Frank Danièle. Cet artiste est le meilleur Noir que nous ayons encore vu à la Nouvelle-Orléans. Il dit bien, il joue finement et manie fort agréablement sa voix. Il attire à ce théâtre bon nombre d'étrangers. En voilà pour tout le reste de la semaine.

OPERA.

Il y a eu hier deux représentations au théâtre de la rue Bourbon. A la matinée, "La Mascotte" avec Mme Mostabzon et la reste de la troupe d'opéra, dont on connaît la composition tout-à fait exceptionnelle.

Malheureusement, pas grand monde. Que voulez-vous? Nous sommes en carnaval. Place aux bals et aux processions!

Le soir, belle chambre. On donnait "Aïda", une des œuvres les plus réussies de Verdi, avec tout le personnel du grand opéra: MM. Jérôme, Berliet, Beauxman et Mme Talax et Boulier. Impossible de réver une meilleure exécution — tous les artistes en voix et en train.

CRESCENT.

Au Crescent, Primrose, Dockyard et leurs ministres font toujours salle pleine. Tant le monde sait que c'est la meilleure compagnie de ce genre qu'il y ait aux Etats-Unis. Ils pourrissent brillamment le cours de leurs soirées.

REVUE DES DEUX MONDES.

15, rue de l'Université, Paris. SOMMAIRE DE LA LIVRAISON DU 1er février 1901.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

LA Fante de Jeannine

Alors le drame se précisait devant lui. Cette pauvre fille avait voulu mourir afin de ne pas être sa honte aux regards du monde. Elle devait être une de ces innombrables martyres d'amour, qui expient la faute commise en une heure d'oubli et de folie.

lée, le docteur Lipray songeait: — Comme elles est belle! — Soudain la concierge entra: — Eh bien, monsieur le docteur, ça va mieux, je suppose? — J'ai été longtemps, voyez-vous. A Falla que l'explique à Biré toute l'affaire... Et ça va tellement retourné que j'ai dû y donner un petit verre de rum pour lui retaper le cœur... — C'est pas pour dire, mais cette pauvre enfant-là, la captive aussi!

— Mais je n'ai pas voulu, moi. Il n'est pas convenable que des hommes viennent comme ça dans des chambres de jeune fille. Elle avait débité tout cela, dès qu'elle était rentrée ici, elle pleurait comme une Madeleine... Mais devant les gens, non. Ça a sa fierté, voyez-vous! — Tout en parlant la brave femme soutenait, comme le jeune docteur le lui avait ordonné, la tête de la jeune fille.

— Ah! mais c'est que je ne vous l'ai pas dit? Ça ne me venait pas, tenez! Bien sûr, sans cela est-ce que vous croyez qu'elle aurait pu cette machine-là? Jamais de la vie... — C'est de se voir comme ça que ça lui a miné le sang... Je devinais bien, moi, allez que ça la tracasait... et j'essayais de la remonter... — Voyons, ma petite, que je lui disais, y en a bien des autres qui sont dans la même passe que vous et qu'en sortent. Vous ferez comme elles, ça va bien! — Elle avait alors un pauvre sourire et s'en allait... Je suis sûr que rentrée ici, elle pleurait comme une Madeleine... Mais devant les gens, non. Ça a sa fierté, voyez-vous!

— Une brave femme... une brave femme... mais, mon Dieu, c'est tout naturel ce que je fais là! — Peut-être, mais beaucoup d'autres ne le feraient pas. — Allons donc! on laisserait une pauvre petite comme ça dans la peine, dans l'abandon, seule en un moment pareil! mais il ne faudrait pas avoir pour deux sous de cœur là!

— Mais dites, monsieur, elle ne revient pas vite à elle, est-ce qu'elle serait morte cette fois-là? — Non, non... Depuis un instant le médecin tenait un flacon de sel sous le nez de la jeune fille. — Celle-ci tremblait. Un frisson la secoua. Et ses paupières de nouveau s'écartèrent, s'ouvrirent. Un long soupir s'exhalait de ses lèvres.

— Une brave femme... une brave femme... mais, mon Dieu, c'est tout naturel ce que je fais là! — Peut-être, mais beaucoup d'autres ne le feraient pas. — Allons donc! on laisserait une pauvre petite comme ça dans la peine, dans l'abandon, seule en un moment pareil! mais il ne faudrait pas avoir pour deux sous de cœur là!